Document generated on 07/17/2025 2:32 a.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

Anctil, Pierre, *Soyons nos maîtres. 60 éditoriaux pour comprendre* Le Devoir *sous Georges Pelletier (1932-1947)* (Québec, Septentrion, 2013), 475 p.

Mathieu Noël

Volume 67, Number 3-4, Winter–Spring 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1030042ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1030042ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Noël, M. (2014). Review of [Anctil, Pierre, *Soyons nos maîtres. 60 éditoriaux pour comprendre* Le Devoir *sous Georges Pelletier (1932-1947)* (Québec, Septentrion, 2013), 475 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *67*(3-4), 431–434. https://doi.org/10.7202/1030042ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COMPTES RENDUS

Anctil, Pierre, *Soyons nos maîtres. 60 éditoriaux pour comprendre* Le Devoir *sous Georges Pelletier (1932-1947)* (Québec, Septentrion, 2013), 475 p.

Professeur titulaire au Département d'histoire de l'Université d'Ottawa, Pierre Anctil est spécialiste en études juives canadiennes. Dans *Soyons nos maîtres*, il réunit et commente 60 éditoriaux parus dans le journal *Le Devoir* de 1932 à 1947, soit la période où Georges Pelletier en fut le directeur. Il s'agit du troisième volume, publié aux éditions du Septentrion, sur l'analyse des éditoriaux du *Devoir*. Il fait suite à *Fais ce que dois* (Henri Bourassa, 1910-1932) et *À la hache et au scalpel* (Gérard Filion, 1947-1963), publiés en 2010.

Dans une introduction de 89 pages, Pierre Anctil présente sa méthodologie et retrace l'histoire du *Devoir* de 1932 à 1947. Au début des années 1930, *Le Devoir* traverse une période difficile sur le plan économique. Henri Bourassa quitte la direction du journal en 1932, puisqu'il juge ne plus être l'homme de la situation. Il est alors remplacé par Georges Pelletier, le rédacteur en chef du quotidien depuis 1924. Différents moyens sont envisagés pour essayer de redresser la barre du journal, mais en fin de compte, c'est l'élection de l'Union nationale en 1936 qui permet d'améliorer le sort du *Devoir*. À partir de ce moment, l'entreprise éditrice bénéficie de généreux contrats publics de la part du gouvernement provincial.

Ensuite, Pierre Anctil dresse le portrait des grands enjeux idéologiques défendus dans *Le Devoir* de 1932 à 1947 et il présente les éditorialistes en poste au journal durant cette période. Dans les faits, 70 % des éditoriaux publiés au *Devoir* entre 1932 et 1947 sont écrits par trois hommes, soit 1965 par Omer Héroux, 820 par Louis Dupire et 421 par Georges

Pelletier. Omer Héroux écrit les éditoriaux sur la situation administrative du journal, sur les relations internationales, sur les minorités francophones hors-Québec et sur l'évolution culturelle au Canada français. Louis Dupire, pour sa part, rédige les éditoriaux qui traitent de Montréal. Il souhaite un aménagement urbain à grande échelle, une saine gestion des affaires municipales et de meilleures conditions pour les francophones. Enfin, Georges Pelletier écrit sur les grandes questions morales auxquelles le Canada français doit faire face.

Après avoir lu les 4600 éditoriaux parus dans *Le Devoir* entre le 3 août 1932 et le 20 janvier 1947, Pierre Anctil en a choisi 60 qu'il jugeait refléter les idées et les positionnements idéologiques du quotidien durant cette période. Chaque éditorial est précédé d'une courte mise en contexte d'environ une page. Bien vulgarisées, celles-ci permettent de rendre les éditoriaux plus accessibles au grand public. Ensuite, l'éditorial est reproduit intégralement, ce qui représente des textes de deux à cinq pages. Ceux-ci ne sont pas annotés par Anctil.

Les 60 éditoriaux abordent une variété de sujets, comme le nationalisme canadien-français, le catholicisme, l'éducation, les minorités francophones hors-Québec, les relations fédérales-provinciales, l'immigration, les affaires municipales à Montréal et les élections provinciales et fédérales. Le thème dominant demeure toutefois celui de la Deuxième Guerre mondiale ; environ le tiers des éditoriaux retenus concerne le conflit en Europe et la participation du Canada à cette guerre. Il s'agit, selon Anctil, du sujet déterminant au *Devoir* sous Georges Pelletier. À la fin des années 1930, la position défendue au journal est de garder les Canadiens à l'abri des combats qui s'annoncent en Europe. L'anti-impérialisme britannique et le nationalisme canadien, deux idées fortes sous la période bourassienne, regagnent alors de l'importance dans la page éditoriale. La défaite de la France en 1940 modifie la position du *Devoir* : les éditorialistes acceptent à partir de ce moment que le Canada participe à l'effort de guerre et qu'il mobilise toutes ses ressources pour venir en aide aux Alliés, mais ils demeurent farouchement opposés à la conscription. Le combat anticonscriptionniste se poursuit dans la page éditoriale du *Devoir* jusqu'en 1944.

Par ailleurs, Anctil estime que *Le Devoir* de la période 1932-1947 n'est pas aussi rétrograde que l'historiographie a eu tendance à le dépeindre. L'auteur soutient que le journal conserve l'héritage de conservatisme social et de catholicisme militant de la période précédente, mais qu'il

reflète en même temps la modernisation du Québec déjà en marche. Il affirme que « les racines historiques [de la Révolution tranquille] se trouvent déjà esquissées sous la période Pelletier, particulièrement après la mort de [Louis] Dupire en 1942 » (p. 15). Ainsi, tradition et modernité se côtoieraient. Héritier de la tradition bourassienne, Pelletier reprend plusieurs idées défendues par son prédécesseur. « Pour l'essentiel, *Le Devoir* demeure un quotidien farouchement indépendant face à la joute parlementaire, conservateur sur le plan social et hostile à l'arrivée d'une presse de masse » (p. 42). Les éditorialistes continuent à combattre l'impérialisme britannique, prônent un nationalisme pancanadien et défendent les minorités francophones. Ils appuient l'agriculture et la petite industrie, rejettent l'immigration internationale et se méfient du socialisme, de la modernité, de l'émancipation des femmes et des organisations ouvrières. Toutefois, *Le Devoir* prend un peu plus de distance avec la religion pour revenir dans le giron du nationalisme canadien-français. Sous la direction de Pelletier, on veut raviver la flamme du nationalisme séculier. Anctil note donc certains changements idéologiques dans les années 1930, mais il conclut qu'il faut attendre le début des années 1940 pour véritablement voir des idées novatrices apparaître dans la page éditoriale du journal, par exemple la montée en importance de Montréal comme milieu de vie francophone et l'émergence d'un nationalisme centré avant tout sur le Québec.

Au final, Pierre Anctil nous offre avec *Soyons nos maîtres* une analyse fine et complète des positionnements idéologiques du *Devoir* sous la direction de Georges Pelletier. La démonstration est convaincante, notamment quant à la cohabitation entre idées traditionnelles et modernes. Les 60 éditoriaux retenus sont intéressants et ils sont habillements présentés. Au niveau de la forme, le texte est bien écrit et agréable à lire. Le seul point faible nous apparaît être l'absence de bilan historiographique. Aucune revue des écrits n'est proposée. Pourtant, *Le Devoir* est de loin le journal le plus étudié en histoire de la presse au Québec. Également, considérant la thèse qu'il défend, il aurait été intéressant qu'Anctil s'inscrive dans le débat historiographique sur l'avènement de la modernité au Québec. Il aurait ainsi pu mieux faire ressortir l'une de ses principales contributions à l'historiographie, soit que la modernisation de la société québécoise se reflète même dans un journal de tendance plus conservatrice comme *Le Devoir*. Mais ces points de détail n'enlèvent rien à la qualité de *Soyons nos maîtres* et ne doivent surtout pas rebuter le lecteur à consulter cet

ouvrage qui plaira aussi bien aux historiens de la presse qu'aux spécialistes de l'histoire intellectuelle.

MATHIEU NOËL
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

Bélanger, Réal, *Henri Bourassa. Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013), 552 p.

En 2004, dans les pages de la revue *Mens*, l'historien Pierre Trépanier s'émerveillait devant « la luxuriance des études groulxiennes ». En effet, au tournant du millénaire, la vie et l'œuvre de Lionel Groulx suscitèrent un vif intérêt chez plusieurs historiens et firent l'objet de nombreux mémoires, thèses et monographies. Cet engouement n'était pas étranger au contexte post-référendaire, où les questionnements entourant l'avenir et, surtout, la nature du mouvement souverainiste ont amené plusieurs historiens à se pencher sur le personnage marquant que fut l'abbé Groulx. Déjà, en 1992, la polémique entourant *Le traître et le juif* d'Esther Delisle avait lié la figure de l'abbé aux controverses entourant le souverainisme.

Le boom des études groulxiennes a permis de mieux comprendre le Canada français de l'entre-deux-guerres et a contribué à l'essor de l'histoire intellectuelle au Québec. Mais il a vraisemblablement aussi eu ses mauvais côtés. Par exemple, ce boom a peut-être amené certains chercheurs à surestimer l'importance et l'originalité du groulxisme. Par ailleurs, alors que les études sur l'abbé Groulx se multipliaient, l'autre grande figure du nationalisme canadien-français, Henri Bourassa, paraissait plutôt susciter l'ennui chez les chercheurs.

Fédéraliste avant la lettre et loyaliste sous certains égards, Bourassa avait tout pour ennuyer, semble-t-il. Pourtant incontournable sur le plan politique et intellectuel – l'homme a fait l'objet de plusieurs études en langue anglaise dans les années 1960 et d'une biographie signée Robert Rumilly en 1953 – les historiens québécois l'ont néanmoins boudé pendant des décennies.

Heureusement, cette tendance semble se renverser, notamment grâce à l'excellente biographie de Réal Bélanger. Destiné au grand public, l'ouvrage porte sur la jeunesse et l'ascension de l'homme politique et intel-